

SUR LA TERRE NATALE DES AMÉRINDIENS

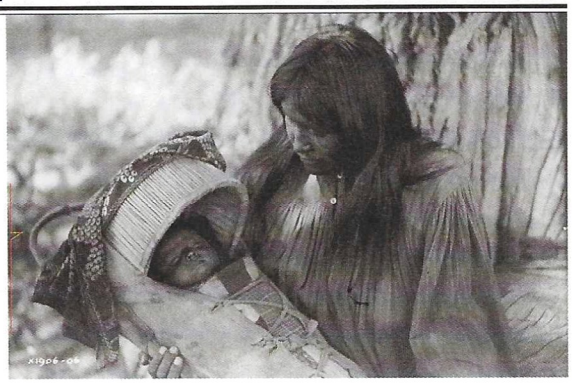
Avant d'être celle des cow-boys, l'Amérique était la terre des Indiens. Déportés, spoliés puis assimilés, ces citoyens défendent toujours leur culture et leur droit à la différence.

SUSANNE BERTHIER-FOGLAR
Professeure de civilisation américaine à l'université Grenoble Alpes.

une douzaine de familles linguistiques regroupant chacune de trois à dix langues : 175 langues autochtones distinctes sont encore parlées aujourd'hui mais seules quelques-unes, dont le navajo et le cherokee, ont suffisamment de locuteurs pour être viables. De religion polythéiste et animiste, les Amérindiens possèdent un panthéon de divinités créatrices et une cosmogonie expliquant les phénomènes physiques du monde visible et la sacralité d'éléments géomorphologiques. Ces religions, parfois syncrétisées par un apport chrétien, forment encore la base de la cohésion tribale. Avant le XIXe siècle, aucun peuple amérindien des États-Unis ne pratiquait l'écriture.

Le premier contact avec les Européens, les Vikings, a eu lieu sur la côte nord-est de l'Atlantique, pendant quelques années vers l'an mille, mais les tribus ont fini par les chasser. La deuxième phase de contact a commencé avec l'arrivée de Christophe Colomb dans la Caraïbe, en 1492. Puis des navires affrétés par la France ou l'Angleterre ont exploré les ressources de la côte atlantique et cherché un passage vers l'Asie. Les Espagnols se sont implantés au Mexique et au Pérou et sont remontés vers le nord (aujourd'hui les États du Nouveau-Mexique et de l'Arizona). Les cruautés infligées par les Espagnols aux Tainos d'Hispaniola, même si elles ont eu lieu à plusieurs centaines de kilomètres des côtes états-uniennes, ont été intégrées au discours militant des Amérindiens. *« Ce qu'ils nous ont fait subir »* fait partie d'un fonds de revendications collectives.

La facilité avec laquelle le continent a été conquis par les Européens est due à trois facteurs : les maladies européennes, les armes à feu et les conflits locaux qui ont poussé des tribus à faire alliance avec les envahisseurs contre leurs ennemis. Par ailleurs, les objets européens en métal étaient fort attrayants. En outre, la présence d'au moins trois nations européennes - les Anglais, les Espagnols et les Français -, qui cherchaient à s'attirer les bonnes grâces des Indiens, a attisé les conflits intertribaux.



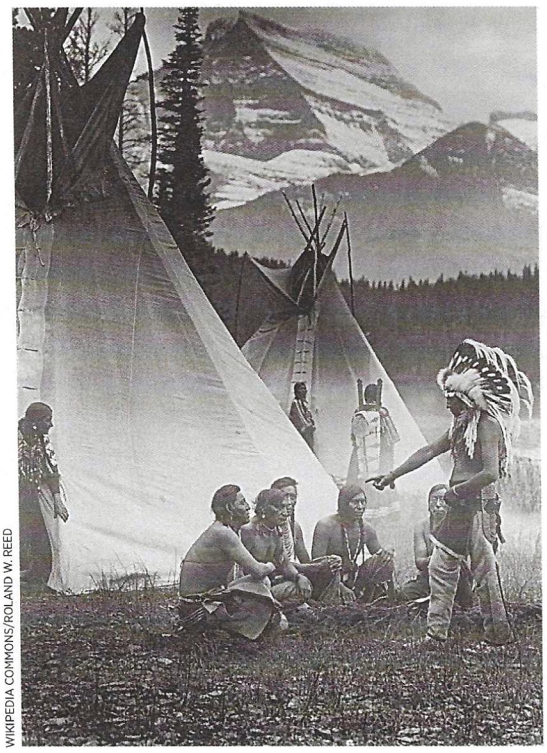
Les nourrissons amérindiens ne quittaient pas leur mère. Ils étaient placés dans un porte-bébé que l'on pouvait poser ou porter sur le dos (femme apache, 1906).



Agriculteurs et sédentaires, les Tewas, Indiens de la culture dite « pueblo » (« village » en espagnol), vivent dans des maisons d'adobe (Nouveau-Mexique, 1905).



PHOTOS EDWARD CURTIS/LIBRARY OF CONGRESS

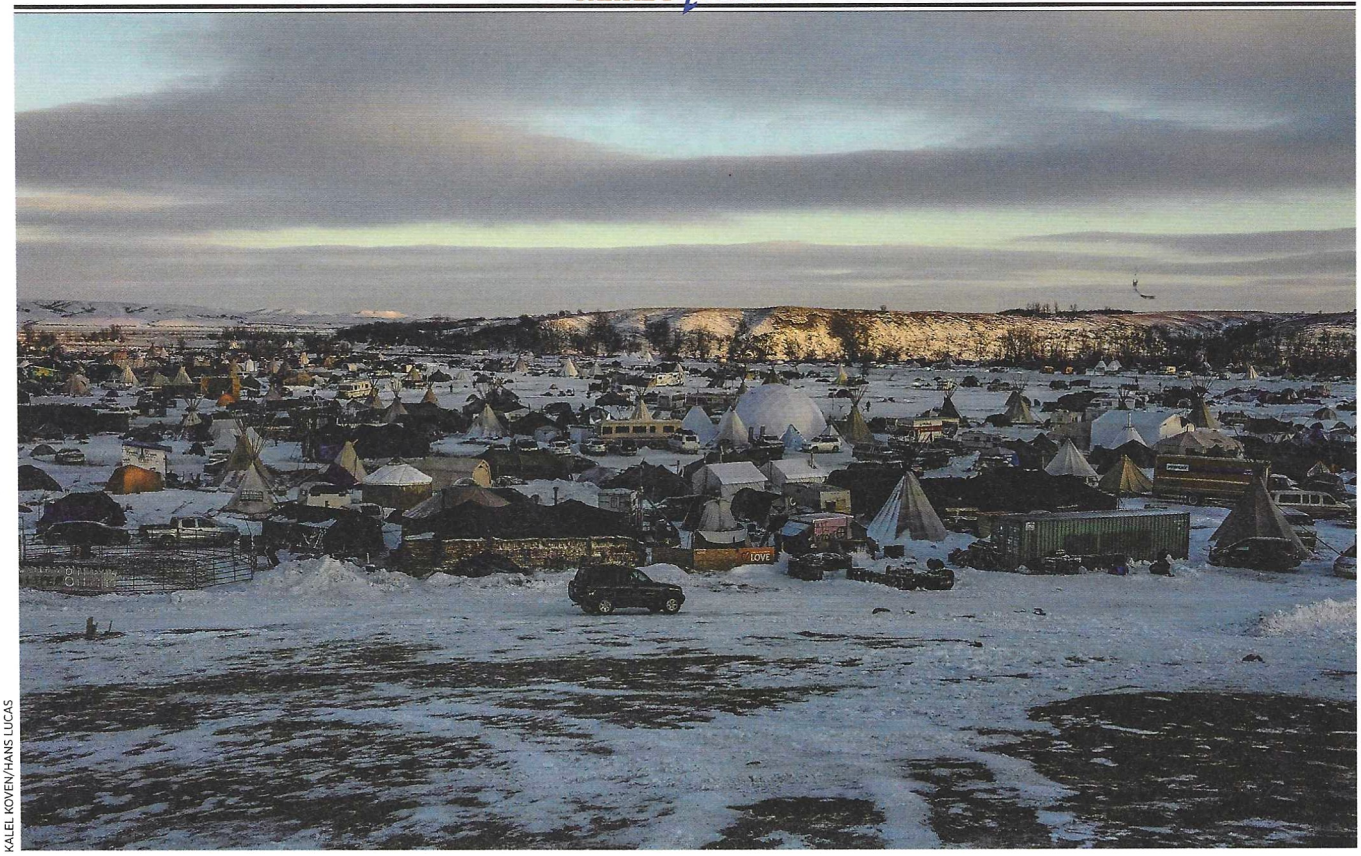


WIKIPEDIA COMMONS/ROLAND W. REED

Lors d'une éclipse, des Kwakiutls dansent autour d'un feu pour faire cracher la lune à la créature céleste qui l'a avalée (v. 1914).

DES VIOLENCES INOUBLIABLES

L'histoire des spoliations se déroule jusqu'au XXe siècle. La résistance indienne se nourrit des hauts faits militaires autant que des atrocités. En 1599, le colonisateur espagnol Oñate, pour punir le pueblo Acoma après sa rébellion, a fait couper un pied à 22 prisonniers. La statue équestre du colonisateur, érigée en 1991 à Española (Nouveau-Mexique), a régulièrement un pied coupé. En 1637, le massacre des Péquots par les colons de la Nouvelle-Angleterre ne laisse que peu de survivants. Leurs descendants réussiront à faire reconnaître leur existence par le gouvernement américain dans les années 1970. Le casino Foxwoods (Connecticut), qu'ils ouvrent en 1992, emploie plus de 10 000 personnes aujourd'hui, pour la plupart non indiennes. En 1680, les Pueblos se rebellent contre les Espagnols, qu'ils tuent ou chassent du pays. Leur leader, Po'pay, a été ☛



KALEL KOVEN/HANS LUCAS

2016, réserve de Standing Rock (Dakota du Nord). Les Indiens, qui s'opposent à un projet d'oléoduc sur leurs terres sacrées, ont établi un camp de résistance. Ils ont obtenu un soutien mondial.

☛ choisi par l'État du Nouveau-Mexique comme étant une des deux personnalités ayant droit à sa représentation dans la statuaire officielle du Capitole à Washington. La victoire des guerriers lakotas, dakotas, arapahos et cheyennes, qui écrasent en 1876 le 7e régiment de cavalerie à Little Bighorn, est encore source de fierté chez les militants.

DES TERRES PERDUES À RECONQUÉRIR

Les massacres, les spoliations, les traités jamais ratifiés par le Congrès, ou violés dès leur signature, apparaissent comme une litanie tout au long du XIXe siècle. Des déportations massives ont été mises en œuvre pour exiler les Indiens loin des Blancs. Les Cherokees ont été déportés de la Géorgie vers les Territoires indiens à l'ouest du Mississippi. Leur « Piste des larmes » (1838-1839) reste présente dans l'imaginaire de tous les Amérindiens, comme l'est aussi la déportation des Navajos dans le camp de Bosque Redondo (1863-1864). L'Amérique a cherché à assimiler les Indiens selon les théories pédagogiques en vigueur au XIXe siècle. Les écoles indiennes leur ont transmis des savoirs utiles dans la société blanche en gommant leurs spécificités tribales et leurs pratiques jugées barbares. Cependant, ces pensionnats, par leur politique de l'anglais obligatoire, ont favorisé la communication intertribale et l'émergence d'auteurs amérindiens anglophones. Malgré la perte du territoire et la déculturation, les cultures amérindiennes subsistent. Elles n'ont pas l'aspect figé qu'on a voulu voir au XIXe siècle, et leur survie témoigne de leur capacité d'adaptation. Tout d'abord, la mouvance des tribus a commencé avec le peuplement du territoire et non avec l'avancée européenne sur le continent. Le cheval, sans lequel on ne saurait imaginer un Indien des plaines, a été importé par les Espagnols. En outre, les religions tribales ont souvent incorporé des éléments d'autres religions, y compris du christianisme.



Les poupées katchinas des Hopis (Pueblos de l'Arizona) représentent pour les enfants les esprits du monde invisible. Ces derniers sont incarnés par des danseurs masqués lors de fêtes rituelles. Aujourd'hui, les Hopis dénoncent le commerce de ces objets sacrés.

Les tribus sont aujourd'hui des nations internes avec un gouvernement qui fonctionne comme celui d'une municipalité, selon des règles choisies en interne. Les Amérindiens restent la minorité la plus défavorisée des États-Unis, et leur défi est de mettre en place une économie viable basée sur la gestion des ressources, l'agriculture ou le tourisme. Dans les années 1990, la création des casinos a permis à quelques nations indiennes de s'assurer des revenus parfois confortables permettant de financer les infrastructures, l'enseignement ainsi que des activités favorisant la cohésion du groupe, du moins pour celles qui n'ont pas opté pour la redistribution automatique des revenus.

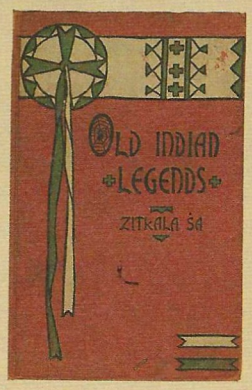
Aujourd'hui, les Amérindiens se considèrent à la fois Indiens et Américains. Même si la citoyenneté ne leur a été accordée qu'en 1924, ils ont participé aux guerres américaines, souvent avec fierté (la langue navajo fut utilisée comme code secret par des opérateurs amérindiens durant la Seconde Guerre mondiale). En ce sens, ils sont patriotes. Cependant, ils luttent pour garder leur spécificité et retrouver leur territoire perdu. ●

LA FIGURE ZITKALA-SA

UNE ACTIVISTE PIONNIÈRE

Vers 1898, Gertrude Simmons, 22 ans, est photographiée par Gertrude Käsebier. La photographe des shows de Buffalo Bill fut fascinée par les visages des Indiens et soutint leur cause.





Zitkala-Sa publie en 1901 un recueil de contes traditionnels pour préserver l'héritage culturel des Sioux.

Oiseau rouge – Zitkala-Sa en langue sioux –, tel sera mon nom de plume. Oiseau, parce que le Grand Esprit se manifeste par son chant, que je veux voler de mes propres ailes et porter la voix des miens. Rouge, comme la couleur prétendue de ma peau, le sang versé par mon peuple et les pommes de la tentation qui ont changé ma vie. Ainsi pensa peut-être Gertrude Simmons lorsqu'elle choisit de prendre un pseudonyme pour signer le récit bouleversant de sa jeunesse. Des textes publiés en 1900 dans l'*Atlantic Monthly*, un magazine culturel fondé à Boston. Elle a alors 24 ans.

UNE PETITE FILLE SAUVAGE...

Fille d'une Indienne et d'un visage pâle qui a vite pris le large, Gertrude est née en 1876 au sein de la réserve de Pine Ridge, dans le sud du Dakota. Elle y a grandi auprès de sa mère jusqu'à l'âge de 8 ans. *« J'étais une petite fille sauvage [...] vêtue d'une culotte brune en peau de daim, et aux pieds légers chaussés de mocassins souples. J'étais libre comme le vent qui soufflait dans mes cheveux »*, écrit-elle. Le temps de l'insouciance et d'une éducation indienne ponctuée par l'attente fébrile du crépuscule, quand les anciens contaient à la lueur du feu des légendes merveilleuses.

Merveilleuses, les paroles des missionnaires quakers en visite dans la réserve l'étaient aussi. Il y avait à l'est, disaient-ils, un pays encore plus beau, où poussaient des pommes rouges et que l'on atteignait sur un cheval de fer (le train !). C'est ainsi qu'en 1884, Gertrude les suivit, malgré les avertissements de sa mère, jusqu'au White's Manual Labor Institute de Wabash, dans l'Indiana, pour y être « civilisée » et promise à un métier de femme de ménage ou de cuisinière.

Les regards intrusifs des Blancs, le bruit des pas sur le plancher de l'école, les vêtements serrés imposés, et cette langue inconnue... Le choc des cultures fut brutal pour Gertrude, et sa déception immense, comme son sentiment d'humiliation lorsqu'on l'attacha sur une chaise pour lui couper les cheveux. Un sort réservé aux lâches chez les Indiens. *« Alors j'ai perdu mon esprit »*, écrit-elle.

Trois ans de pensionnat suffirent pour que la fillette, animée par la soif d'apprendre, devienne incapable de retourner vivre dans la réserve. Elle poursuivit donc ses études. À l'école indienne, puis au collège. Elle y apprit le violon et s'illustra en 1896 dans des concours d'éloquence, seule femme et seule Indienne à y participer, sous les quolibets de certains. Mais c'est après avoir été embauchée comme professeure de musique dans un pensionnat indien de Carlisle, en Pennsylvanie, que Gertrude prit vraiment conscience de la condition des Indiens et du décalage entre les valeurs chrétiennes et républicaines prônées par l'Amérique blanche et la réalité. Pauvreté, discrimination, déculturation, tel était le sort qui leur était réservé. Elle décida donc de consacrer sa vie à préserver leur identité et à défendre leurs droits.

... PUIS UNE FEMME ENGAGÉE

Après la publication de ses premiers articles, Zitkala-Sa signa un recueil de contes traditionnels, *Old Indian Legends*, en 1901. Elle se maria en 1902 avec Raymond Bonnin, qui partageait les mêmes origines qu'elle, et le couple s'installa dans l'Utah pour travailler au Bureau des affaires indiennes. Ils y vivront 16 ans durant lesquels Gertrude s'engagea pour l'éducation et l'action sociale et participa à la création du *Sun Dance Opera*, œuvre mêlant musique classique, chants et danses sioux. Membre de la Society of American Indian, qui militait pour les droits civiques des Amérindiens, elle en devint la secrétaire en 1916 et s'installa à Washington. Jusqu'à sa mort, en 1938, Gertrude Bonnin n'aura de cesse de dénoncer la politique d'assimilation, le vol légalisé des terres indiennes, de demander l'accès à la citoyenneté... Elle le fera dans son livre *American Indian Stories* (1921), ses articles, ses conférences à travers le pays et en fondant avec son mari, en 1926, le Conseil national des Indiens d'Amérique. Son action portera ses fruits : en 1924, les Indiens obtiendront la citoyenneté ; en 1934, leur droit à l'autonomie sera reconnu. ●

Isabelle Duchemin Journaliste à *La Vie*.